

LE COLLÈGE FRÉDÉRIC MISTRAL *

(Suite)

2. LA RIGUEUR

La rigueur, dans l'existence du collégien arlésien, pendant la période des années 30, résulte à la fois de l'inadaptation fonctionnelle des locaux de l'ancien carmel, de la rusticité des conditions de vie de l'époque et des méthodes strictes d'éducation.

Certes l'aspect contraignant est moins sensible aux externes fréquentant l'établissement pendant cinq heures par jour qu'aux pensionnaires qui, en dehors des heures de cours, sont confinés dans la partie claustrale, côté rue d'Alembert, et sont soumis de jour et de nuit à un emploi du temps strict, y compris les jeudis et parfois même les dimanches.

À vrai dire, il faut tenir compte de l'ambiance et des usages du moment et ce n'est peut-être que le recul du temps qui nous fait nous étonner du sort du jeune collégien que nous allons observer et suivre pas à pas.

En ce lundi matin hivernal, dès 6 heures du matin, il a quitté son village de Maussane, son hameau de Crau ou son mas de Camargue. De nuit, dans le froid, la pluie ou le mistral, il a rejoint la halte de l'autocar ou du petit train départemental qui l'a déposé sur les Lices, la gare de Trinquetaille ou celle du B.D.R. D'un pas accéléré, il a participé, à travers les rues d'Arles ou en suivant le quai du Rhône, au mouvement convergent de tous les "rentrants" en direction de la porte du collège qui leur est réservée dans "l'ancienne rue des Récollets".

Le concierge ou sa femme, à travers la porte de la loge entr'ouverte, ne manque pas de l'observer quand il pénètre dans la petite salle contiguë pour y déposer son "baluchon". C'est ainsi qu'on dénomme le sac qui lui a permis de transporter son linge propre pour la semaine et ses provisions de bouche pour les goûters. Les sacs s'empilent, oblitérant jusqu'au soir la pièce que l'on qualifie de parloir, mais qui sert aussi de boudoir pour permettre aux quelques jeunes filles de philo et de math. élém. de rectifier leur tenue et leur allure à l'arrivée et au départ. Le jeudi matin le parloir devient salon de coiffure ; monsieur Tarbouriech y procède aux raccourcissements capillaires.

* C.F. bulletin n° 52 page 8.

Il reste bien peu de temps à notre pensionnaire pour revêtir sa blouse noire, boutonnée sur le côté et, s'il est en primaire, pour rectifier la position de sa casquette de collégien achetée chez "Marcel", rue du Wauxhall. Il ne manquait que cette différenciation vestimentaire pour souligner la coupure d'avec ses camarades externes qui s'engouffrent dans la grande cour par le portail de la rue Condorcet. On est certes heureux de se retrouver. Mais le pensionnaire, toujours minoritaire dans les groupes où l'on se raconte les occupations dominicales (ciné, foot, sortie scout) trouve ces sujets bien futiles pour lui qui pourrait évoquer sa partie de chasse avec les adultes, le triage des taureaux à la manade, l'aventure champêtre avec les copains du village.

Le coup de cloche de 8 heures évite les états d'âme. La multitude bruyante et mouvante s'ordonne rapidement en regroupements silencieux, colonne par deux, face au préau, en attendant la prise en charge par le professeur ou le maître qui guide l'entrée dans les classes respectives.

Les trois heures de cours de la matinée sont certainement les plus sympathiques et les plus fructueuses. Elles sont entrecoupées, au rythme de la cloche, par deux brèves récréations qui entraînent une explosion de détente. Les groupes statiques des grands qui révisent à la hâte la leçon d'histoire, qui comparent les résultats du problème de math ou essayent de trouver un sens à la dernière phrase de la version latine, sont bousculés par les tourbillons des plus jeunes qui se poursuivent en courant autour des troncs de marronniers. Il faut que la bousculade tourne à la brutalité pour justifier l'intervention du surveillant général, j u d i c i e s e m e n t camouflé dans un coin des arcades. Mais les professeurs, auxquels se joint souvent le principal, continuent imperturbablement leur va-et-vient, en ligne, sous le préau qui leur est strictement réservé. Ils sont généralement engagés dans des conversations et des discussions qui confortent, vue de la cour, la haute considération que leur accordent les élèves.

À 11 heures le flot des externes s'écoule par le sud en direction de la ville tandis que les pensionnaires un peu désorientés prennent la direction opposée, cherchent un dérivatif en interpellant un collègue d'une autre classe, toujours prêts à répondre aux injonctions de la cloche. À peine le temps de déposer ses affaires dans la salle d'étude et les voilà à nouveau en rang par deux, sous la surveillance du pion, avant de pénétrer dans le réfectoire. Le repas est un acte essentiel de la vie du pensionnaire qui mérite qu'on s'y arrête.

Lentement et en silence, la colonne défile en entrant devant les râteliers des "casiers" numérotés d'où chacun retire sa serviette. Les places sont fixées "ne varietur" depuis le début de l'année scolaire, par tables de huit, avec deux exceptions pour les petits qui sont douze à la table la plus proche de la cuisine et pour les plus âgés qui sont encore plus nombreux autour de la grande table centrale. Le surveillant de service attend que ceux qui se sont précipités sur l'étagère réservée aux médicaments aient rejoint leur place, amenant avec eux une odeur écœurante d'huile de foie de morue, pour compléter les tables en attribuant aux demi-pensionnaires les places des absents. Puis, en frappant des mains, il donne une autorisation de parler toute conditionnelle car, chaque fois que le volume sonore dépasse un seuil qu'il est seul habilité à apprécier, il ramène pour un temps le silence par un nouveau battement de mains.

Les plats sont déposés sur les tables. Le service, à l'exception de la petite table, est laissé à l'entière discrétion des intéressés. Faut-il y voir une influence de la culture latine, un témoignage de l'esprit procédurier de "l'homo occitanensis" ? Le cérémonial suit une règle stricte, variable pour chacune des tables, et fixé avec la précision d'une constitution librement établie.

Ici les élèves se servent en faisant tourner les plats dans le sens des aiguilles d'une montre. Ailleurs c'est "counter-clockwise", comme dirait monsieur Lafoux. Il va de soi que le point de départ est décalé quotidiennement, si ce n'est chaque semaine, et que le premier choisit le plus beau morceau de viande tandis que le dernier récolte fatalement le fruit le plus véreux. Au dernier toutefois de découper l'omelette ou la tarte car il est le plus intéressé à ce que les parts soient égales, mais lorsqu'il s'agit de pâtes, de haricots blancs ou de confiture, il lui faut une appréciation délicate pour fixer le nombre de cuillerées auxquelles chacun peut prétendre. La répartition est encore plus complexe lorsque le mets n'est pas homogène. On n'hésite pas alors à explorer le plat, on sépare les mollusques des épinards, pour décider finalement que la part comportera, par exemple, cinq clovisses et trois cuillerées de purée. Et je fais grâce des subtilités concernant l'utilisation des restes lorsqu'on ne tombe pas sur un multiple entier, lorsque l'évaluation a été erronée ou lorsque Marie, la cuisinière, apporte après coup du "rab". Il n'empêche qu'une comptabilité aussi tatillonne fait apparaître le caractère frugal, pour ne pas dire restreint, de l'alimentation qui est octroyée.

Il ne se passe pas de repas sans visite du surveillant général. Son arrivée est accompagnée de chuchotements : le còsi ! le còsi ! qui font automatiquement baisser d'un ton le niveau des

conversations. À midi il distribue lui-même le courrier, s'approche du destinataire, jette un regard inquisiteur sur l'enveloppe, n'hésite pas à poser quelques questions, soulignant ainsi l'intérêt de ne recevoir de lettre que des parents.

Après le repas, une longue récréation, dans la cour spacieuse, est l'occasion d'une véritable détente consacrée à des jeux divers mais toujours rustiques que nous examinerons plus en détail. À 13 h 30, une brève étude, le temps de réviser les leçons avant de retrouver les externes de 14 à 16 heures. Ces deux heures de cours, en fin de journée, sont plus pénibles à supporter. C'est à ce moment que se déclenchent les chahuts les plus mémorables tandis qu'au contraire certaines classes tombent dans un état de semi léthargie. Je garde personnellement le souvenir de certains pensionnaires étant les seuls à n'avoir pas goûté l'aïoli de midi sont terrassés par l'haleine odorante de leurs voisins de banc.

De toute façon l'énergie resurgit à l'heure du goûter. La séparation d'avec les externes est moins ressentie car l'aiguillon de notre estomac nous pousse au pas de course vers le réfectoire. Le bruit sec du coupe-pain et l'odeur du pain coupé guident la "chenille", à travers le réfectoire, en direction de l'endroit où Marie officie majestueusement. On la découvre, en passant la porte de la cuisine où, dans une atmosphère vaporeuse, deux servantes épluchent des légumes tandis que d'énormes marmites sont en ébullition sur de volumineux fourneaux à charbon. Clac ! clac ! clac ! la cuisinière, tenant la miche de la main gauche, actionne le couperet de l'autre main, d'un geste mécanique qui n'exclut pas le coup d'œil pour ajuster l'épaisseur de la tranche à la capacité alimentaire présumée de chacun. Ce morceau de pain est la seule contribution du collègue au goûter. À nous d'y ajouter un complément de fromage, pâte de coing ou chocolat tiré de la caisse à provisions ou acheté au concierge qui ne vend par ailleurs aucune boisson. Si, après cela, la gorge est un peu sèche, il ne reste qu'à tenter une percée dans la grappe humaine qui se presse autour du robinet situé à l'angle nord-est de la cour, au-dessous de la cloche, et qui constitue le seul point d'eau accessible tant pour boire que pour se laver les mains.

C'est à partir de 17 heures que le collégien ressent le plus la pesanteur de sa condition de pensionnaire lorsque, à la nuit tombante, pendant les mois d'hiver, il rejoint à nouveau l'étude. Les grandes pièces sont séparées de la rue calme et obscure par de hautes fenêtres "barreaudées", et isolées de la cour centrale par un couloir en arcades. Elles présentent ainsi un aspect lugubre que ne réussit pas à atténuer la lumière blanchâtre et papillotante des becs de gaz suspendus qui doublent, je ne sais pourquoi, des lampes

électriques de faible puissance. Il est pénible de rester ainsi pendant deux heures et demie consécutives, rivé à son banc, dans un silence obligatoire que troublent seulement le crissement des porte-plumes, le tintement du crayon qui chute sur le pavé ou le claquement du "casier" où l'on ne peut accéder pour quérir un livre ou un cahier qu'avec l'autorisation du répétiteur qui veille du haut de sa chaire. N'a-t-il pas pour tâche, chaque soir en fin de séance, de cocher sur son grand registre le nom des présents en leur décernant une note de discipline et une note d'application ?

Les plus jeunes sont déjà sommeillants à l'heure du dîner qui précède la montée au dortoir. Ce dernier déplacement est une vraie procession. La longue colonne commence par traverser la cour pour faire une halte de précaution aux sanitaires collectifs. Une formalité obligatoire menée rondement par le surveillant de manière qu'il n'y ait ni chahut ni perte de temps. Par temps froid c'est une troupe grelottante qui reprend le mouvement, s'engage sous les arcades avant de gravir en silence la cage d'escalier. Chaque palier entraîne un arrêt pour permettre un regroupement et donner le temps au surveillant d'ouvrir, puis de fermer à clé les grandes portes, comme pour nous garder d'une mystérieuse menace.

Nous débouchons dans la vaste salle du dortoir qui constitue l'élément le plus rustique du collège, à cette époque. Certes l'alignement des petits lits uniformément recouverts de dessus de lit de coton blanc et le mobilier succinct, limité à une chaise et une table de nuit métalliques et peintes en blanc, ne sont pas sans rappeler une salle d'hôpital. Il est amusant d'évoquer la rapidité avec laquelle, en hiver, chacun enfile sa longue chemise de nuit, qui pourrait faire penser à l'aube des moniales qui ont hanté les lieux au siècle précédent, pour se plonger dans un lit que la chaleur superficielle des poêles à charbon n'a pas eu le temps de pénétrer. Et rien n'est plus rassurant que de savoir qu'un gardien de nuit veille sur notre sommeil en traversant à plusieurs reprises le dortoir, un volumineux trousseau de clés à la main, fourrant sa lanterne sous le nez de quelques dormeurs pour s'assurer que chacun est bien à sa place.

En revanche, les dispositions sanitaires, avec le recul du temps, paraissent bien succinctes. La toilette du matin s'effectue au pas de course en se frottant le visage avec un coin de serviette humectée à l'eau froide que débitent douze robinets alignés au fond du dortoir, au dessus d'une sorte de gouttière en métal galvanisé qui fait penser à un abreuvoir d'étable. Certes il y a aussi le bain du jeudi, non obligatoire car non gratuit, auquel on nous accompagne à une heure très matinale dans un établissement privé de "bains-douches", situé en bordure du Rhône au niveau du musée Réattu.

L'expédition est moins lointaine mais tout aussi rocambolesque lorsque, sous la pression d'une extrême nécessité, il faut gagner à tâtons l'espèce d'isoloir fait de tissus tendus sur des tringles métalliques dans lequel repose le pion, essayer de le réveiller et obtenir de lui l'autorisation et la clé qui permet de s'engager dans le labyrinthe conduisant à l'unique cuvette de W.C. – je dis bien unique – pour les 70 ou 80 internes des trois dortoirs. Le froid et quelquefois la crainte de s'engager dans ces couloirs sombres ont un tel effet dissuasif que cette pratique demeure exceptionnelle.

On pourrait se passer d'évoquer l'infirmerie pour la seule raison qu'il n'en existe pas. S'agit-il de la vaccination collective ? on utilise la salle de réfectoire. Y a-t-il un blessé léger pendant la récréation ? c'est la lingère qui, à la cuisine, pose le petit pansement. Mais le pensionnaire averti y réfléchit à deux fois avant d'avouer son mal de gorge ou de déclarer une éruption de boutons car il sait par avance que sa demande le conduira entre les mains de Catherine qui, dans ses fonctions secondaires d'infirmière, ne connaît que deux remèdes : teinture de couleur rouge si le mal est superficiel, badigeon bleu si la douleur est interne. Quelle que soit l'éventualité le patient revient avec une imprégnation colorée qui fait la risée des copains et lui enlève l'envie de recommencer.

Le rythme un peu monotone de la semaine scolaire est modifié par la coupure du jeudi. Si on excepte l'après-midi passée au stade, ou autour du stade, dans la détente et l'enthousiasme, la journée fait une large place à l'étude surveillée dans le calme et le recueillement collectif, renforcés par la présence de quelques externes "collés".

Il n'en est pas de même le dimanche, car le plus grand nombre rejoint le domicile familial. C'est alors une épreuve que de se retrouver dans le nombre restreint de ceux qui restent, soit qu'ils soient empêchés par une raison fortuite, soit qu'ils purgent une retenue pour mauvaise note ou pour indiscipline. Quelle tristesse de voir disparaître, un à un, les permissionnaires, bulletin de sortie en main, dès le samedi après-midi ! Quelle amertume de ressentir le désintérêt de l'encadrement, réduit le dimanche au seul pion de service ! On est même désorienté par la relative liberté de la matinée coupée, pour ceux qui le désirent, par une conduite à la messe de 10 heures à St Julien. La promenade de l'après-midi qui, par les boulevards des Alyscamps et Émile Zola, nous amène le plus souvent au pied de la pinède de Fourchon, se fait dans la résignation. On y retrouve parfois la petite troupe des collégiennes. Après avoir délimité les périmètres de chacun pour

prévenir toute rencontre, le pion et la pionne s'allongent dans l'herbe, sur la ligne de démarcation, témoignant ainsi que la rencontre n'était pas fortuite.

Il arrive que les pensionnaires du dimanche se comptent sur les doigts d'une main. La promenade est alors supprimée. Je n'oublierai pas ce lugubre dimanche où, mes parents n'ayant pu quitter leur mas de Camargue, je me suis trouvé exceptionnellement seul dans la cour déserte, renfrogné et résigné, écoutant les échos lointains des spectateurs aux arènes. Et, depuis, je suis persuadé qu'il n'existe rien de plus triste sous le ciel arlésien qu'un collégien esseulé, un dimanche de corrida intégrale.

Marcel AUDEMA